

gradation historique est observée avec soin. Des voleurs pendant tout le voyage ; à peine arrivé, un ministre d'Etat fort inquiet de l'avenir et grelottant dans un ministère mal chauffé ; enfin, au carrefour de la place publique, une procession du moines et deux hommes que le bourreau va *garrotter* !

“L'instrument du supplice se compose d'un escabeau surmonté d'un pilier ; à ce pilier est fixé un collier de fer, et ce collier vous étrangle net, au moyen d'en écrou. Nous attendîmes longtemps au milieu d'une foule immense. Enfin l'un des condamnés arriva, monté à cru sur un âne, ses jambes traînant jusqu'à terre. Le pauvre diable (*pobrecito* !) portait une longue robe d'un jaune souffre, sa tête était rasée et couverte d'un grand chapeau rouge, en forme de pain de sucre. Dans ses mains il tenait un parchemin sur lequel était écrit, du moins je le suppose, l'acte de foi, *auto-da-fé* ! Quatre portes-soutane accompagnaient le lugubre cortège ; les deux premiers tenaient l'âne par la bride, les deux autres suivaient de chaque côté en psalmodiant des litanies. Les mots de *paix* et de *repos* frappèrent plusieurs fois mes oreilles, car le coupable s'était réconcilié avec l'Eglise, et l'Eglise, en revanche, lui avait promis une bonne place dans le ciel ! Le condamné s'avançait, la tête haute et le front serain ; d'un pas ferme, il monta les degrés de l'échafaud, et se livra au collier de fer. En même temps le prêtre lisait le *Credo*, et le supplicié répétait chaque parole. Puis le bourreau tourna l'écrou et en un clin d'œil l'homme était mort. Aussitôt le prêtre se mit à hurler : *Pax ! misericordia ! tranquillitas !* jusqu'à ce qu'enfin ces paroles, répétées de bouche en bouche, eussent rempli la ville entière. De temps à autre, le prêtre se penchait à l'oreille du coupable, comme s'il eût voulu accompagner là-haut cette âme vagabonde et la réjouir jusqu'aux portes éternelles. L'effet produit par ces cris prolongés d'un bout de la ville à l'autre était d'une puissance irrésistible, à ce point que moi-même je me surpris bientôt criant à tue-tête et malgré moi : *Miseri-cordia ! tranquillitas !* Dieu et son Christ furent complètement oubliés dans cette cérémonie lugubre ; on eût dit que le prêtre était le premier de tous les êtres de la création ; que lui seul il avait le pouvoir d'ouvrir les portes du ciel et de fermer les portes de l'enfer.”

Cependant avant tout, et même avant de lui prêcher sa conversion, il faut bien étudier quelque peu le peuple étrange qui habite cette grande cité. Le peuple de Madrid se compose des Espagnols venus de toutes les provinces ; le porteur d'eau vient de l'Asturie, les cochers de fiacre sont nés à Valence, les mendiants accourent de la Manche, les domestiques sont des enfants de la Biscaye, le commerce est entre les mains des négociants de la Catalogne, la lie du peuple est née à Madrid même.—Don George, vous le savez déjà, ne recherche que le peuple ; il n'en veut ni au bourgeois, servile imitateur de tous les ridicules qui passent sous ses yeux, ni aux grands seigneurs, ni aux belles dames qui sont restés tels. L'usage les a dépeints ; au contraire, l'homme du peuple est encore le véritable Espagnol : “L'Espagnol de bas étage est fier, ignorant, et ne sait pas obéir à un maître. Un jour que je cherchais les aventures dans un quartier de la ville plein de meurtres et de pillages, j'entrai dans une taverne pour m'y reposer quelques instants. Cette taverne était encombrée d'intrépides fumeurs de la plus mauvaise figure ; je les saluai en entrant ; cette marque de politesse me fut aussitôt

“rendue, et tous se levèrent pour me faire place. Un peu rafraîchi et reposé, je me disposais à sortir, lorsqu'un hideux individu, portant une veste de peau de bœuf, de grosses bottes et des culottes de peau, traversa la foule et s'avança vers moi en criant : *Otra copila ! va, mos Inglesito ! Otra copila !* (Encore une rasade, l'Anglais, encore une rasade !)—Je vous rends grâce, mon cher Monsieur, vous êtes très obligeant, mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître, bien que vous ayez l'air de savoir qui je suis.—Vous ne me connaissez pas ! reprit la veste de peau, moi, moi Sevilla, le torreador ! Je sais bien cependant que vous êtes l'ami de Baltasarito, le national. C'est un bon garçon ; lui et moi nous sommes la main et le couteau.” En même temps il se tournait vers ses dignes camarades, et d'un ton solennel, particulier à la *gente rufinanesca* d'Espagne : “Vaillans hommes, ce cavalier est l'ami d'un de mes amis, *es mucho hombre*. Il n'a pas son pareil en Espagne, et parle le rude gitano, quoiqu'il soit *Inglesito*.—C'est impossible ! répondirent plusieurs voix à la fois ; c'est impossible !—Vous allez voir, reprit Sevilla ; viens ici, Balzeiro, toi qui as passé ta vie dans les prisons, et qui te vantes toujours de savoir le gitano, viens ici, et parle à Sa Grâce.”

Alors vous eussiez vu un petit homme au regard malin et effronté se lever comme un docteur de la loi et m'interroger dans un mauvais jargon qui n'était ni espagnol ni bohémien.—*Va, mos Inglesito !* s'écriait mon ami Sevilla. C'est-à-dire : allons ! courage, et mets-le au pied du mur !—Je commençai donc ce colloque bohème d'une voix ferme et en bon accent ; à quoi mon docteur Balzeiro resta bouche bée.—C'est du rude gitano, s'écria-t-il ; mais le fait est que je n'en comprends pas un mot ! Alors Sevilla de triompher.—*Vaga ! tu es enfoncé*, Balzeiro ; c'est vrai au moins que personne ne parle le bohémien comme cet *Inglesito* ! *Vaga*, et c'est le meilleur *ginete* (écuyer) que je connaisse.—Puis s'adressant à moi : “Seigneur, commandez ; la bourse, le couteau, l'étrier de Sevilla le terrera et son cœur vous appartient. Allons, seigneur, buvons et trinquons, c'est moi qui paie ; à votre santé ! je viens de gagner à la loterie quatre mille cules.”

Il me semble, pour le dire en passant, que dans toutes ces rencontres avec la *gente rufinanesca*, notre apôtre oublie quelque peu cette admirable définition de saint Bernard, quand il appelle la piété : la considération de soi-même. *Quid est pietas ? vacare considerationi !* Quoi qu'il en soit, grâce à sa sérénité dans le danger, et aussi grâce à son habitude d'entendre et de parler le pur et véritable gitano, voilà notre voyageur qui est le maître de la populace de Madrid. C'était beaucoup sans doute, pour le *voyageur curieux*, mais pour le *voyageur épiscopisant* (une race de voyageurs oubliée par ce méchant de Sterne), boire aux dépens des torreadors de Madrid, ce n'était guère avancer la question évangélique. Et d'ailleurs l'habile Mendizabal savait très bien qu'en demandant trois mois de répit avant que d'accorder à George Borrow la permission d'imprimer sa Bible espagnolisée et de la vendre à cette nation d'émiettiers, le ministère ne prenait pas un engagement bien formidable. Comptez sans votre hôte, vous compterez deux fois, disait Sancho ; à plus forte raison si vous comptez sur un des ministres de l'Espagne. En effet, les trois mois ne s'étaient pas écoulés que déjà M. Mendizabal était renversé et remplacé par deux de ses

amis, MM. Isturitz et Galiano, aidés du général Cordova et du duc de Rivas. Le duc de Rivas, car c'était lui désormais que concernait cette intempestive publication de la Bible, ne fut guère plus encourageant que M. Mendizabal lui-même :—“Le duc de Rivas était alors un beau jeune homme d'une trentaine d'années ; il jouit d'une certaine réputation littéraire ; il a même composé quelques tragédies (et il n'est pas le seul, témoin M. Martinez de la Rosa). Ses manières furent des plus affables envers moi ; mais quand je lui eus exposé l'objet de ma demande, il me répondit en faisant une certaine grimace particulière aux Andaloux : “Allez à mon secrétaire ! allez à mon secrétaire ! *el haru por usted el gusto* !” Puis il s'inclina d'un geste charmant qui voulait dire : *Laissez-moi* ! Je me rendis auprès du secrétaire, un Aragonais nommé don Oliban ; mais cette fois le secrétaire était loin de ressembler, pour le visage et pour les belles manières, à son maître et seigneur.—“Vous demandez la permission d'imprimer le Nouveau Testament, me dit-il, et c'est pourquoi vous êtes venu auprès de S. Exc. ?—Rien n'est plus vrai, répondis-je.—Vous avez sûrement l'intention de ne point y mettre de notes explicatives ?—Sans aucun doute.—Au reste, et dans tous les cas, reprit don Oliban, S. Exc. n'a pas le pouvoir d'acquiescer à votre demande, car le concile de Trente a défendu toute publication des Ecritures, sans les notes de l'Eglise.—Pourriez-vous, Monsieur, me donner la date de ce décret de l'Eglise ?—Je l'ignore, dit Oliban, mais à coup sûr tel est le décret du concile de Trente.—L'Espagne est-elle donc soumise aux décrets de ce concile ?—Pour certaines choses, répondit l'Aragonais, et tout particulièrement sur le point en litige. Mais qui êtes-vous ? êtes-vous connu personnellement de votre ambassadeur ?—Sans doute, répondis-je, et même il s'intéresse vivement à cette affaire.—En ce cas, dit Oliban, cela change la question. Si une fois il m'est bien prouvé que S. Exc. porte quelque intérêt à cette affaire, je n'y mets plus d'opposition.”

Aussitôt donc le ministre d'Angleterre, qui n'est pas fâché d'être agréable à la Société biblique, dont M. Borrow est le représentant, écrit de sa main une lettre au duc de Rivas. Le duc de Rivas, à la lecture de cette lettre, se récrie et s'empare contre son secrétaire, et peut s'en faut qu'il n'envoie au diable le concile de Trente. En même temps le ministre espagnol remet une lettre, un ordre, au missionnaire, pour don Oliban : “Qui n'eût pensé, ajoute George Borrow, que je ne l'eusse enfin la permission tant désirée ? En toute hâte je portai l'ordre du ministre à M. son secrétaire.—Ah ! reprit-il, ceci change la thèse ! Au même instant, le voilà qui se met à son bureau, il prend sa plume et son papier... Pour le coup je tiens ma permission d'imprimer et distribuer... Vain espoir, Galiano s'arrêta soudain ; il parut réfléchir un instant, et remplaçant sa plume derrière son oreille :—Il existe, s'écria-t-il, un décret du concile de Trente qui...—Miséricorde ! m'écriai-je.” N'est-ce pas là une bonne scène de comédie ? Tout ce que George Borrow put obtenir de l'Aragonais, ce fut un cigare, et voilà à quoi devait aboutir la protection du ministre d'Angleterre et la protection souveraine de S. Exc. le duc de Rivas !

C'est ainsi que don George voit disparaître inutilement les heures les plus précieuses de son apostolat. Il faut dire à sa louange que son zèle est patient, et ne l'empêche guère d'étudier l'Espagne en véritable touriste qui ne serait pas plus protestant que